

Un second souffle

En l'espace de quelques mois la Gambie est en passe de retrouver sa place d'antan sur la scène musicale ouest-africaine. Le *Mbalax* a aujourd'hui droit de cité dans l'univers musical plannétaire grâce à Youssou Ndour. Cependant, peu de personnes se doutent que cette forme musicale a vu le jour en Gambie...

par Mamadou Tangara

La musique sénégalaise d'avant 1971 est fortement marquée par la salsa. Un Gambien du nom de Laba Sosseh émergera du lot avec son titre *Sejni* qui lui a permis d'avoir le premier disque d'or de la Sénégal. Il jouera avec des grands noms de la musique salsa comme Monguito et le groupe cubain Aragon. Son titre sera repris par Seigneur Tabouley (de l'ex-Zaïre) et le Bembeya Jazz National de Guinée.

En 1971, le groupe Ifang Bondy (ex-Super Eagles) innove et crée le rythme afro-mandingue. Le tam-tam fait son entrée dans la musique moderne. Ils reprennent Salah Yadi Mbam, la modeste chanson des porteurs. Ces derniers chantaient en travaillant un refrain pour faciliter l'effort requis afin de porter les lourdes charges.

Adieu les tabous

Les musiciens gambiens ne s'arrêtent pas là. Ils brisent les tabous en reprenant des chants jusque-là réservés à des initiés. Ils leur enlèvent leur caractère sacré. Ainsi le groupe Guélewar permet à des oreilles féminines d'entendre les chants de circoncision et Ifang Bondy révèle aux oreilles masculines les chants des cérémonies d'excision. Le Ndaga est né. Il émigre au Sénégal et prend le nom de Mbalax. Le tama ou petit tam-tam d'aisselle y domine le tam-tam. Aujourd'hui, le Mbalax fait le tour du monde dans les valises de Youssou Ndour. Et depuis 1997, la salsa connaît un come-back foudroyant sur la scène musicale gambienne avec Oussou Njie Señor. El Señor, après avoir quitté la scène musicale pendant plus de 20 ans, revient avec

Fataleku (souvenir). Une compilation de morceaux des années 60 et 70 dans la pure tradition salsa agrémentée de sonorités africaines. Le mélange donne une mélodie douce et dansante. Il vient d'ailleurs de signer avec une grande maison de disques américaine «Anonymous Record». Nostalgique, il n'en est pas pour autant refermé sur la salsa. Son souci premier est de voir la musique gambienne occuper la place qui lui revient sur la scène musicale ouest-africaine et mondiale. Il reste convaincu qu'avec un peu d'appui à la promotion culturelle, la musique gambienne pourra retrouver sa place d'antan.

«Les talents ne manquent pas : Jaliba Kouyateh, le virtuose de la Kora, Pencha B. Crew pour ne citer que ceux-là ! Ils sont, ne l'oublions pas, des musiciens de stature mondiale», dit el Señor.



Le Pencha B est un groupe de rappeurs qui relatent le journal du quotidien gambien et africain sur un fond de musique fait de mélange de rythmes et de sonorités africains et occidentaux donnant un savant mélange de modernité et de tradition.

Jaliba Kouyateh est un enseignant de l'Education nationale. Griot de naissance, l'appel de la tradition devient plus fort que lui. Il quitte l'enseignement pour se consacrer corps et âme à la musique. Jaliba intègre les instruments musicaux des différentes ethnies de la Gambie. Conscient de la place que peut jouer la culture dans le processus de développement, il entend à travers sa musique, montrer que par-delà les contradictions apparentes, on peut créer une mélodie symphonique de fraternité à travers la symbiose des cultures.

Jaliba vient de connaître la consécration avec son nouvel album coproduit avec Oko Drammeh du Soto Koto. Il se fait accompagner par des grands noms de la world music, parmi lesquels on peut citer le percussionniste Bill Summer, qui a joué avec Michael Jackson, Quincy Jones et Herbie Hancock.

L'album est le reflet du côté universel de sa musique, le son hypnotique de la kora y côtoie celui du Balafong, le rythme du djembe, le xylophone et le tout est accompagné de la voix d'or du griot ou du Kumareh (l'oiseau d'or). L'orchestre de Jaliba s'appelle d'ailleurs le Kumareh Band.

Jaliba, Oussou Njie Señor et Pencha B ont donc fait le vœu pieux d'amener la musique gambienne sur les fonts baptismaux autant que possible. Ils lancent un appel à tous les mécènes pour réaliser leurs nobles ambitions. Ils savent que ça va être difficile compte tenu de l'environnement dans lequel ils évoluent. «D'une part il n'y a pas de lois qui protègent l'artiste contre la piraterie et d'autre part les stations de radio et télévision jouent nos cassettes et passent nos clips sans nous payer le moindre centime», s'accordent-ils à affirmer. Les musiciens ne sont mus que par l'amour de l'art. El Señor Oussou Njie pense aussi que les autorités pourraient intervenir pour que la Gambie puisse bénéficier du volet culturel de l'Accord de Cotonou en aidant à mettre sur pied un institut de musique. La musique gambienne retrouvera ainsi le second souffle dont elle a tant besoin.

Ismaila Oussou Njie